

DECADREE
un autre regard sur l'actualité
DECADEE

Harcèlement de rue et traitement médiatique

www.decadree.com

**« QUAND JE VAIS À UN FESTIVAL,
JE SAIS QUE JE VAIS SÛREMENT
ME FAIRE EMMERDER. »**

Les festivals de musique, un cadre de fête idyllique ? Pas pour les nombreuses femmes qui y subissent harcèlement et agressions. Zoom sur un phénomène peu connu.

Publié le 26.08.2016 par VALERIE VUILLE

On paie son billet cher, on attend avec impatience l'été arriver et le temps des festivals, sans se douter que la soirée peut tourner en cauchemar. C'est souvent le scénario qui attend de nombreuses femmes qui sont victimes de harcèlement, d'agressions ou même parfois de viols. Ce phénomène, connu des associations qui luttent contre les violences sexistes, reste pourtant souvent ignoré des organisateurs de festivals, qui mettent en place peu de mesures pour les limiter.

Lisa en a vécu les frais. Avec des amies au Montreux jazz, elle pensait passer une belle soirée jusqu'à ce que quelqu'un commence à l'interpeller. « On était en train de faire la queue et il faisait super chaud, explique-t-elle. C'était déjà désagréable, mais c'est devenu insupportable quand un homme s'est encore rapproché de moi. Il avait quasiment le pénis entre mes fesses. » La jeune femme se retourne alors et réagit. La réponse ne se fait pas attendre. « Il a commencé à être très agressif, ajoute-t-elle. Il criait. « Mais je ne vais pas te violer, quand même ! ». On s'est alors déplacées dans la queue pour s'éloigner de lui. Si ça avait dégénéré, je n'aurais pas su, où aller trouver de l'aide. »

Un phénomène courant

L'épisode ne surprend ni Lisa, habituée des festivals, ni Alicia Ségui membre de



l'association Slutwalk. « On a eu souvent des cas de jeunes femmes qui ont subi des agressions lors des festivals, explique Alicia. Avec la fête et l'alcool, les gens se croient tout permis. C'est comme si le fait d'avoir bu de l'alcool leur donnait une excuse pour agresser les femmes. » Lisa confirme en effet que les festivals sont fréquemment le lieu de harcèlement. « J'adore y aller, mais à chaque fois je me pose la même question, confie-t-elle. Je suis devant mon armoire. Je sais qu'il va faire chaud et j'aimerais mettre un short, mais si je le fais c'est sûr qu'un homme viendra vers moi me draguer plus ou moins violemment durant la soirée. Comme je ne veux pas qu'ils aient du pouvoir sur ma manière de m'habiller, je mets mon short, mais ce n'est vraiment pas agréable. »

Au sein des festivals, le discours est pourtant tout autre. Si le Montreux Jazz refuse de s'exprimer sur cette question, le Paléo a quant à lui accepté de nous répondre par mail. S'ils concèdent être victimes de quelques incivilités comme des vols, des accidents ou des comportements agressifs, l'ambiance reste selon eux « propice à l'évasion » et même « idyllique ». Fait, qui expliquerait selon eux que le festival soit généralement épargné par ce genre de problème.

Des mesures présentes, mais disparates

Malgré tout, le Paléo compte un département de sécurité de 1'040 collaborateurs et des stands de prévention. « En cas de problèmes, toute personne importunée ou victime d'une

incivilité peut s'adresser aux collaborateursTRICEs du festival, ou encore aux FranginEs, qui vont à la rencontre des jeunes et proposent accueil, aiguillage et informations préventives, explique Michèle Müller, responsable du service presse du festival. Nous avons également un stand nommé « La plage », lieu d'accueil et d'écoute à l'attention des adolescentEs ou encore le stand « Autour de Minuit », qui donnent aux festivalierEs la possibilité d'avoir un lieu d'écoute et de ressource auprès de professionnellEs. »

Ni Alicia, ni Lisa n'étaient au courant de ces mesures, bien que toutes deux aient été au Paléo. Pour la membre de la Slutwalk, si ces mesures marquent une volonté de prévention, elles restent cependant insuffisantes pour lutter contre les

violences sexistes. «Je ne connaissais pas vraiment et c'est difficile à donner un avis dessus, déclare-t-elle. Il faut cependant être très attentif et comprendre que des stands et des mesures de prévention sur le thème des agressions sexistes ne peuvent pas se faire sans une véritable sensibilisation des professionnellEs et la création d'un espace « safe ». Les discours ne doivent pas être accusateurs et victimisants envers les personnes touchées. À la Slutwalk, on préconise également que ces espaces soient non mixtes. »

Des critères que les stands du Paléo ne semblent pas respecter. En effet, si les agents de sécurité sont formés de manière continue, le festival ne précise pas que l'une d'elles concerne spécifiquement les violences sexistes.

DENONCER LA CULTURE DU VIOL AVEC SON CORPS ET SES CONVICTIONS

actualité

Chaque année, la Slut Walk dénonce les violences sexistes et la culture qui les entoure. Décadré vous raconte tout, comme si vous y étiez.

Publié le 13.06.2016 par VALERIE
VUILLE

Samedi, 15h, place de la navigation aux Pâquis, c'est le début de la Slut Walk. Chaque année, femmes et hommes se réunissent pour dénoncer les violences sexistes et la culture du viol. Leur mot d'ordre : Non, c'est non et rien ne justifie un viol. Elles ont ainsi décidé depuis 2012 d'utiliser leur corps et leur voix pour dénoncer l'injustice et détourner les propos sexistes.

La foule s'attroupe sur la place, impatiente de commencer la marche. Femmes, mais aussi hommes, jeunes et moins jeunes, la manifestation regroupe des personnes venant de milieux extrêmement différents, mais qui s'identifient touTEs dans le message porté. Il faut dire que les violences sexistes n'ont ni classes ni ethnies et que tout le monde les subit. Et ça, la Slut Walk l'a bien compris. En se baladant sur la place, on lit les traditionnels, « ta main sur mon cul, ma main sur ma gueule » ou « mon corps n'est pas une invitation », mais également des slogans contre la discrimination LGBTQI et contre le racisme. En effet, pour l'association, les discriminations se rejoignent et se lient. Pas questions ainsi de véhiculer des propos racistes et ça les participantEs l'ont bien compris.

Le départ approche et la tension monte. Le cortège se prépare et le grand départ est



annoncé. Ça y est, on peut se lâcher. La Slut Walk, c'est en effet aussi l'occasion pour chacunE de crier sa colère, son engagement et sa détermination. CertainEs le font à travers des slogans, d'autres crient ou chantent, d'autres encore utilisent leur corps. Tenues sexy et extravagantes, seins nus ou décorés de fleurs, hommes habillés en femme en soutien, tout est bon pour se faire entendre et montrer l'absurdité de la culture du viol. On traverse les Pâquis, on longe le lac et on arrive à la rue du Rhône. Devant les magasins de luxe, comme aux Pâquis ou en vieille ville le message a tout son sens. Au fur et à mesure du parcours, les participantEs s'échauffent et les tenues s'allègent. Les regards des passantEs sont eux divers. CertainEs sont choquéEs et restent patoiSEs. D'autres, curieuxSES, posent des questions, filment et prennent des photos. Enfin, certainEs rejoignent la marche, heureux de pouvoir enfin briser le tabou qui entoure la culture du viol et des agressions sexuelles. Plusieurs fois, la marche fait une pause afin de diffuser son message et elle se clôture à la place Neuve. ChacunE se retrouve alors pour faire le bilan de son expérience. « Je suis venue parce que je suis en phase avec les convictions de l'association et je trouve que c'est un bon moyen pour visibiliser la cause », explique une participante. Une

autre est impressionnée. « C'est la première fois que je participe et je ne pensais pas m'éclater comme ça ». ToutEs se retrouvent dans leur engagement féministe, même les plus âgéEs. « J'ai déjà fait des manifestations du 8 mars, mais je dois dire que je ne m'attendais pas à ça, ajoute une autre. Normalement, la moyenne d'âge est beaucoup plus âgée et c'est beaucoup plus institutionnalisé. Je dois dire qu'à 58 ans, je me suis même demandé si j'étais légitime. Mais au final, c'était vraiment bien. » Une autre participante renchérit : « ça ouvre à d'autres personnes et c'est vraiment agréable cette liberté de ton », explique-t-elle.

Avec sa bouffée d'air frais, ses airs de fête et son militantisme revendiqué, la Slut Walk apparaît comme un ovni dans un paysage féministe encore très institutionnalisé. Mais cela, ne veut pas pour autant dire que l'association n'est pas sérieuse et ne porte pas une thématique délicate. Dernière partie de la Slut, les témoignages. Souvent lourds et tristes, on sent la volonté d'encadrer et de prévenir les malaises. Avec une remarquable bienveillance, l'association a créé un espace, qui se veut safe, pour libérer la parole. La manifestation se finit donc avec un pincement au cœur et une légère lourdeur, ce qui rappelle que la culture du viol est avant tout une culture qui engendre de la souffrance.

UN MOIS SANS HARCELEMENT DE RUE

[actualité](#)

L'association Mille Sept Sans à Fribourg a déclaré le mois de mai, sans harcèlement de rue. Son outil? Des affiches reprenant le fameux dicton « En mai, fais ce qu'il te plaît ».

Publié le 31.05.2016 par VALERIE VUILLE

On l'avait entendu dans la bouche de nos parents, lorsque le short ou la belle robe d'été, nous tendaient les bras en avril, il tapisse maintenant les rues de Fribourg d'un ton engagé. Le dicton « En mai, fais ce qu'il te plaît » est le nouveau slogan de l'association contre le harcèlement dans les lieux publics, *Mille Sept Sans*. Photos en noir et blanc affichant fièrement des filles en mini-jupe ou en short, des couples LBGTQI et bien d'autres attitudes, ces affiches revendiquent le droit à la liberté dans l'espace public.

Tout a commencé en février 2015, lorsque Natasha Stegmann et ses acolytes décident de fonder une association contre le harcèlement dans les lieux publics. « Notre but est de sensibiliser au harcèlement dans l'espace public, explique Natasha, présidente de *Mille Sept Sans*. La rue en fait partie bien sûr, mais pas seulement. Nous agissons à travers des campagnes, des stands et nous participons également à des débats. » L'association lance une première campagne en 2015. Elles tapissent les rues de Fribourg, avec des insultes et des interactions fréquentes lorsqu'on

parle de harcèlement. Le but : faire ressentir à touTEs la sensation d'être



harceléE et graver sur le papier des mots souvent lancés en l'air. Jugée trop violente, et mal comprise, la campagne est parfois déchirée et suscite de fortes réactions.

L'humour comme arme

Pour 2016, l'association décide d'utiliser l'humour. « Nos affiches sont à prendre au second degré, explique la présidente de l'association. On a l'impression que l'on donne la permission aux personnes de faire ce qu'ils souhaitent. C'est absurde. Cette permission, ils n'ont pas besoin de l'avoir ! L'espace public appartient à touTEs ! » À travers ce message humoristique, l'association cherche ainsi à ouvrir les consciences. « On a décidé de déclarer le mois de mai, sans harcèlement de rue, déclare Natasha. Mais bien entendu, c'est

toute l'année qu'il devrait disparaître ! ».

Un message inclusif

À travers l'humour, c'est également un message profondément inclusif que l'association cherche à transmettre. Loin de se limiter uniquement à la question du harcèlement sexiste, les affiches touchent également les thématiques LBGTQI. « Les femmes sont certes plus touchées par le harcèlement dans les lieux publics, mais elles ne sont pas les seules, précise Natasha Stegmann. Les populations LBGTQI sont aussi touchées. Ce qui est terrible, c'est qu'à cause de ces agressions, elles arrêtent de s'afficher et de vivre librement leur sexualité. » Mais plus encore,

l'association a à cœur de toucher à tous les types de harcèlement. « Pour nous, que l'on soit harcelé parce que l'on est une femme, que l'on soit gai ou lesbienne, handicapéE, étrangerEs, noirEs ou en surpoids, cela ne change pas, affirme Natasha. L'espace public nous appartient également et l'on a le droit de s'y balader librement ».

Ce message touche alors tout le monde. « ChacunE est concernéE ! déclare la présidente de l'association. Le harcèlement est l'affaire de toutEs. C'est très important d'en prendre conscience, car c'est ensemble que l'on peut construire un espace public plus tolérant. »

HARCELEMENT DE RUE : ÇA BOUGE A LAUSANNE ?

En janvier 2016, l'interpellation « Hé mad'moiselle... il se passe quoi avec le harcèlement de rue à Lausanne? » est lancée. Léonore Porchet, présidente des VertEs LausannoisEs et conseillère communale depuis décembre 2015 questionne la commune sur ce sujet qui lui tient à cœur. En effet, le harcèlement de rue* concernerait 82 % des femmes en Suisse romande selon un récent sondage. Attention pourtant, ce harcèlement ne se limite pas aux femmes, mais à toutes les minorités de genre* qui sont dénigrées en raison de leur sexe ou de leur orientation sexuelle.

Publié le 20.05.2016 propos recueillis par VALENTINE CACHELIN

DécadréE : En quelques mots, qu'est-ce cette interpellation et à quoi va-t-elle servir ?

Léonore Porchet : D'abord, il faut préciser qu'une interpellation sert surtout à poser des questions à la municipalité en l'interpellant sur un sujet. Là, le but était un peu de choquer. Dans le sens où je demandais concrètement quels moyens étaient à disposition des autorités pour mesurer l'ampleur du harcèlement de rue. Il faut savoir que d'un point de vue législatif et d'un point de vue éducatif, les outils pour le mesurer sont très pauvres. Il y a des instruments législatifs contre l'agression et l'insulte, mais rien de spécifique.

DécadréE : Cette interpellation a été lancée il y a plusieurs mois du coup où en sommes-nous aujourd'hui ?

Léonore Porchet : La municipalité a décidé de lancer l'Observatoire de la sécurité sur cette question de harcèlement de rue. Une étude va donc débiter cet



automne et ce sera la première fois en Suisse qu'une ville s'inquiète de cette question-là officiellement. C'est une très bonne nouvelle qui montre que les autorités ont tout de suite compris l'importance de l'enjeu. On voit qu'à Lausanne, la municipalité plutôt de gauche est très sensible à ces problématiques d'égalité et de genre*.

DécadréE : C'est donc un retour très positif des autorités. Mais quel retour en avez-vous eu de la population ? Comment l'interpellation a-t-elle été reçue ou perçue ?

Léonore Porchet : Je dirais qu'il y a eu trois catégories de réactions. La première concerne plutôt le milieu politique, car cette interpellation a été lancée peu après le retentissement des événements de Cologne. J'ai été traitée d'opportuniste par des collègues politicienNEs alors que j'avais toujours dit que ma première interpellation serait à propos du harcèlement de rue. La deuxième catégorie concerne les hommes en général qui se sont sentis agressés. C'est étrange, ils ont le sentiment que donner plus de droits aux femmes (ici: celui de se sentir en sécurité dans l'espace public) c'est punir la gent masculine. Surtout que cette problématique comprend les minorités de genre donc une partie des hommes est aussi concernée. En se sentant attaqués, ils ont multiplié les blagues sexistes et paternalistes, par mécompréhension surtout. Dans les réactions les plus extraordinaires j'ai eu

des commentaires dans le genre de : « Est-ce que je peux encore vous parler ou vous vous sentez harcelée ? » ce qui montre bien le décalage même si cela se voulait drôle. La troisième et dernière catégorie est bien sûr celle des femmes qui m'ont remercié en grand nombre. Elles se disaient hyper soulagées qu'on parle enfin de ce problème. J'ai été contactée par beaucoup de femmes que je ne connaissais pas à travers les réseaux sociaux, par téléphone, par mail ou encore par lettres. On pourrait s'attendre à un retour plutôt de jeunes femmes, mais j'ai eu des témoignages de femmes de tous âges et milieux. Une grand-mère m'a notamment raconté qu'elle recevait des remarques et des insanités à caractère clairement sexuel dans la rue dans le but de la choquer.

DécadréE : *Revenons sur les remarques des hommes. Ils parlent de la différence entre harcèlement et drague, qui n'est pas claire pour tout le monde, non ?*

Oui. Dragner ça n'est pas poursuivre les femmes dans la rue pour obtenir leur numéro de téléphone. En effet, s'imposer dans l'espace privé d'une femme sans son consentement afin de créer un contact n'est pas de la drague. Je pense d'ailleurs qu'il faut arrêter de prendre les hommes pour plus bête qu'ils ne sont. Inconsciemment ils savent très bien, rien que par le langage corporel, lorsqu'une personne a envie d'établir un contact avec eux ou pas. Je rajouterai qu'à partir du moment où une personne vient me faire une remarque sur mon physique sans que je l'aie sollicitée et sans même s'excuser, c'est en fait déjà une forme d'harcèlement.

DécadréE : *Selon la police il y a très peu de plaintes (10 ou 15 par ans) qui ont été déposées et pour les autorités ce ne sont que des cas isolés et non pas un phénomène social. Pour elles, par exemple il n'y a aucun lien entre ce qui s'est passé à Cologne et le harcèlement de rue à Lausanne. Comment expliquez-vous cela ?*

Léonore Porchet : Pour commencer, il est clair que toute la population est touchée et que ce ne sont pas des cas isolés comme le montrent les témoignages que j'ai reçus. Il faut savoir qu'un homme fait cela toujours pour provoquer et imposer une domination sexuelle sur l'autre. C'est le même système à travers les insultes homophobes, car cela permet de montrer une domination face à la minorité. Ici le sexe devient une arme de domination, comme pour le viol dans les cas de guerres et de conflits. Il faut aussi savoir que cette problématique se trouve sur un continuum. Ça commence par les publicités sexistes avec l'objectivisation des corps des femmes et ça se termine par l'agression sexuelle et le viol. Ce continuum, c'est ce qu'on appelle la culture du viol* et le harcèlement de rue en représente les prémices.

Ensuite par rapport aux plaintes, elles sont peu nombreuses simplement parce que cela nous arrive tout le temps. C'est déjà très lourd de porter plainte contre un cas spécifique. S'il nous fallait porter plainte contre chaque situation de harcèlement de rue, nous serions constamment au poste de police. Il n'est pas simple non plus de savoir si légalement on peut porter plainte ou pas. Sans parler, que c'est aux victimes qu'incombe la charge de la preuve ce qui rend cette situation beaucoup trop lourde. C'est aussi un sentiment de malaise constant. Même lorsqu'il nous pousse à changer certaines de nos habitudes, cela reste un sentiment diffus. Difficile donc de porter plainte. Il ne faut pas oublier que le harcèlement de rue n'a pas de statut en tant que tel, ce dernier ne rentre pas dans une case juridique. D'ailleurs, à mon avis, la plainte n'est pas la meilleure arme pour lutter contre ce problème.

DécadréE : *C'est très intéressant. Du coup quels seraient selon vous les moyens pour lutter efficacement contre le harcèlement de rue ?*

Léonore Porchet : Il faudrait une norme pénale pour permettre l'amende d'ordre, mais ce n'est pas un outil satisfaisant, car

cela punit, mais ne règle rien. Pour moi, la meilleure arme reste l'éducation. Même si beaucoup ne le comprennent pas, il est nécessaire d'éduquer les enfants. Je pense notamment que la notion de consentement devrait être inculquée à tout le monde depuis l'enfance. C'est un concept qui semble tomber sous le sens commun. Pourtant, il n'est pas du tout appliqué aux relations sexuelles. Il y a d'ailleurs sur ce sujet une vidéo que j'aime beaucoup, c'est l'explication du consentement sexuel par l'absurde avec l'idée de faire une tasse de thé à quelqu'un.

De mon point de vue c'est essentiel, car actuellement ce qui est enseigné aux filles c'est qu'elles sont en danger parce que n'importe quel garçon peut être un violeur qui céderait à ses pulsions. De par cette logique, lorsqu'une femme subit des violences, la faute lui incombe, car elle a été avertie et aurait dû se protéger. L'homme, lui, s'est « seulement » abandonné à ses instincts primitifs. C'est très clair aussi lors d'un viol puisque la femme doit prouver qu'elle avait suffisamment dit non. Certains pays ou régions comme la Californie l'ont bien compris et c'est le contraire qui a été instauré. Lorsqu'un homme est accusé de viol, il doit prouver qu'il y a eu consentement.

***DécadréE** : Justement à propos de moyens pour lutter contre les violences et agressions sexuelles, après les événements*

du 31 décembre à Cologne et partout en Allemagne, plusieurs pays réfléchissent à des solutions pour rendre l'espace public et surtout les transports publics plus sécurisés pour les femmes. L'idée d'avoir dans les trains des wagons uniquement réservés aux femmes pour qu'elles soient protégées des agressions a été proposée. Cela existe déjà au Japon, et plusieurs pays européens comme l'Allemagne et le Royaume-Uni y réfléchissent sérieusement. Est-ce que pour vous, c'est un moyen qui permettrait une diminution du harcèlement et des agressions sexuelles ?

Léonore Porchet : De fait c'est un moyen qui marche si l'on regarde à très court terme, mais ma réponse est non. Avec ce type de mesure, on prétend que la seule façon pour que les femmes ne soient pas harcelées c'est qu'elles évitent le contact de ces hommes prétendument animaux. Le meilleur procédé c'est de pouvoir vivre tous en bonne intelligence. Il ne faut surtout pas limiter l'accès à l'espace public aux femmes et les cloisonner. Ce qui va être créé ce sont des bulles dans lesquelles les femmes sont en sécurité. Tandis que partout ailleurs il est légitime qu'elles ne le soient pas. On excuse donc la violence qui est faite hors de ces bulles et c'est absolument inacceptable. C'est partout que la situation devrait être celle de ces wagons femmes, c'est-à-dire pouvoir s'asseoir, prendre son train ou son bus sans qu'un homme vienne nous toucher ou nous draguer même lorsqu'on refuse de lui parler.

LE HARCELEMENT DE RUE LESBOPHOBE, UNE REALITE ENCORE INVISIBLE

Le harcèlement de rue. Le sujet est d'actualité et les choses commencent à bouger. Malheureusement certaines réalités sont encore peu reconnues et restent invisibilisées. Rencontre avec la créatrice de [Lesbeton](#), un Tumblr qui propose un espace pour discuter du harcèlement lesbophobe.

Publié le 11.07.2016 par VALERIE VUILLE

DécadrÉE : Comment et pourquoi avez-vous décidé de mettre en place ce Tumblr ?
Lesbeton : J'ai lancé Lesbeton en juin 2015. J'en avais marre de me faire harceler simplement parce que je tenais la main de ma petite amie dans la rue. Parfois, nous nous faisons harceler plus de dix fois par jour : propositions salaces, regards insistants, klaxons, insultes... Je voulais transformer toutes ces expériences négatives en une initiative positive, dénoncer ce phénomène, et permettre à d'autres femmes de libérer leur parole. C'est comme ça que Lesbeton est né.

DécadrÉE : Vous avez décidé de focaliser sur le harcèlement de rue lesbophobe. Est-il similaire au harcèlement de rue envers les femmes hétérosexuelles ou sinon qu'a-t-il de spécifique ?

Lesbeton : Toutes les femmes, peu importe leur orientation sexuelle, subissent le harcèlement de rue sexiste. En revanche, toutes les femmes ne subissent pas le harcèlement de rue sexiste et lesbophobe. Ce dernier a souvent lieu lorsque les couples de femmes se témoignent des gestes d'affection. Les insultes ou remarques sont très spécifiques, à base de « lécheuses de chattes », et autres joyeusetés.



Dans les deux cas, les harceleurs sont en majorité des hommes, qui pensent que les femmes, toutes les femmes, sont à leur disposition, quand ils veulent et où ils veulent.

DécadrÉE : Et pourquoi avoir décidé de focaliser sur ce harcèlement lesbophobe. Vous aviez l'impression qu'il était plus invisibilisé ?

Lesbeton : Oui, complètement. Mais ce n'est pas étonnant dans une société hétéropatriarcale. Elle a déjà du mal à faire une place aux femmes et à leur donner des droits, alors, quand elles ne sont pas hétérosexuelles, c'est encore pire.

Récemment, j'ai été très déçue, mais pas étonnée, de voir que le harcèlement lesbophobe avait totalement été oublié par le gouvernement français lors de la [campagne d'affichage](#) nationale contre le harcèlement dans les transports en 2015. J'ai donc décidé de reproduire certains visuels de cette campagne, mais en l'adaptant aux situations spécifiques que vivent les couples de femmes tous les jours (voir [ici](#)). De façon générale, le gouvernement actuel, même s'il a légalisé les mariages pour les couples de même sexe, reste très frileux sur les questions LGBT, et n'arrive pas à porter un discours politique fort. Il faut aussi prendre en compte que les femmes qui aiment les femmes ne sont pas, peu ou mal

représentées, que ce soit dans les films, dans les magazines, par les médias, et même par certaines associations LGBT, où elles peuvent subir sexisme et minimisation du harcèlement de rue lesbophobe. Difficile alors, pour celles qui le subissent, de libérer leur parole, d'en parler et donc de rendre visible ce phénomène, puisque l'ensemble de la société leur dit que ce n'est pas important.

DécadrÉE : Votre tumblr se focalise sur le harcèlement de rue Lesbophobe si j'ai bien compris. Pourquoi ce choix spécifique? Les hommes homosexuels ne subissent-ils pas « d'interpellations » négatives dans la rue?

Lesbeton : Je m'inscris dans un courant féministe qui valorise la prise de parole et les initiatives portées par les personnes directement concernées. Autrement dit, les personnes qui peuvent le mieux parler d'une situation sont celles qui le vivent au quotidien. Ce Tumblr se base donc sur mon vécu : je suis lesbienne et je parle de harcèlement de rue lesbophobe. Alors oui, je pense que les homosexuels subissent des interpellations négatives dans la rue, mais je ne me sens pas légitime pour en parler, même si je les soutiens.

DécadrÉE : Avec Lesbeton vous récoltez des témoignages très différents. Y en a-t-il un, qui vous a spécialement touché, choqué?

Lesbeton : Je reçois de nombreux témoignages tous très touchants, et ils ne se limitent pas simplement au harcèlement de rue. Je suis particulièrement sensible aux histoires racontées par de jeunes adolescentes qui découvrent leur homosexualité ou leur bisexualité, et qui me confient à quel point c'est dur pour elles. Souvent, elles ne savent pas vers qui se tourner, et ne sont pas soutenues quand elles subissent des situations injustes (violences verbales, menaces de mort, agressions, etc.) Je ne sais pas toujours quoi faire, à part témoigner mon soutien et les orienter vers des associations plus

compétentes que moi pour répondre à leurs questions.

Parfois aussi, mais c'est rare, je reçois des messages de personnes hétérosexuelles qui cherchent à aider une amie lesbienne ou bisexuelle (qui subit du harcèlement au travail par exemple) qu'elles connaissent, mais qui ne savent pas comment s'y prendre. Ce sont souvent des messages bienveillants, si lyriques qu'ils en sont maladroits, mais ça me fait quelque chose, car je me souviens m'être sentie parfois très seule, incomprise et « abandonnée » par mes amiEs hétérosexuelLEs. Cela me touche, mais je ne dis pas qu'il faut leur donner un cookie ou une médaille : Lesbeton reste prioritairement un espace dédié aux personnes qui vivent directement les situations de harcèlement lesbophobe.

DécadrÉE : Revenons un peu à vous. Avez-vous une histoire qui vous a particulièrement touchée ?

Lesbeton : Je me souviens de cette fois sur un pont, à Paris. J'étais avec une fille qui me plaisait beaucoup, on discutait sur un banc devant la Seine. Un homme s'est approché, et nous a demandé assez agressivement si nous étions lesbiennes. Dans ma vie au quotidien, tout le monde sait que je suis lesbienne, je le cache le moins possible, mais ce soir-là, j'ai répondu par la négative. Pour la première fois, j'ai eu vraiment peur de me faire agresser. Il a attendu quelques instants, il nous a regardées de haut en bas, avant de s'en aller en disant : « Heureusement, parce que ça me dégoûte ».

Je voulais aussi parler du phénomène de fétichisation raciste, qui vient parfois s'ajouter au harcèlement de rue lesbophobe. Je suis eurasienne et quand je sortais avec ma petite amie marocaine, nous subissions des remarques très salaces et violentes : les harceleurs nous traitaient comme des produits exotiques, et des femmes forcément soumises.

DécadréE : Récemment, Lesbeton est sorti un peu de son cadre habituel pour parler d'une autre thématique à travers une BD : le consentement dans une relation homosexuelle. C'est une thématique importante pour vous? Pourquoi?

Lesbeton : Je vais vous donner une réponse très personnelle, sur des choses que j'ai encore beaucoup de mal à confier. J'ai vécu des situations que je considère comme violentes avec des femmes. Des situations où on n'a pas pris mes envies en compte, où on m'a tant culpabilisée que je me suis forcée à faire des pratiques qui ne me plaisaient pas, où j'ai dit « non », mais où la personne en face insistait en pensant que ce n'était qu'un jeu, etc. Et je pense que ces situations m'ont laissé des traces : parfois, quand j'embrasse une personne, je peux me mettre à pleurer de panique, car j'ai peur qu'elle me force à faire quelque chose que je ne veux pas faire. Ce n'est que très récemment que j'ai essayé d'en parler, mais bien souvent, les personnes en face font dans la minimisation. Pire encore, elles peuvent tomber dans le slut-shaming,

c'est-à-dire qu'elles vont sous-entendre que tout ça, c'est un peu de ma faute.

Je voulais dire aux femmes qui ont aussi vécu des violences que ce n'est jamais de leur faute, qu'elles ne sont pas coupables et qu'elles ont le droit de dénoncer ces actes inadmissibles. D'ailleurs, plusieurs amies sont venues me voir après la publication de la BD, en me disant qu'elles avaient discuté très récemment du consentement entre femmes et que c'était un sujet qui les touchait beaucoup.

Je voulais aussi une BD qui s'adresse spécifiquement aux femmes ayant des relations sexuelles avec d'autres femmes, car elles sont régulièrement oubliées, comme nous l'avons évoqué plus haut. Pourtant, pour combattre un problème, il faut d'abord savoir qu'il existe et le nommer. Cette BD n'est qu'une goutte d'eau dans un océan, mais peut-être qu'elle peut inspirer certaines associations LGBT et/ou féministes qui pourraient mener un projet de grande envergure.

Lexique

Espace public v/s espace domestique : La distinction espace public v/s espace domestique est pertinente lorsque l'on parle de harcèlement de rue, car elle permet de comprendre la légitimité sociale de chacunE dans l'espace public. Tandis que les hommes ont construit l'espace public, mais aussi professionnel à leur image, les femmes ont dû se battre pour sortir de l'espace domestique. Si aujourd'hui, elles sont présentes dans l'espace public, celui n'est pas construit pour elle et elles n'y sont pas encore complètement les bienvenues. Elles doivent en effet contrôler certains comportements pour y être acceptées. Le harcèlement de rue fait partie de ces formes de contrôle.

Genre : Ce concept se concentre sur une analyse des rapports de pouvoir sur l'assignation des rôles socialement construits en fonction du sexe.

Culture du viol : La culture du viol est un concept qui établit des liens entre le viol ainsi que les violences sexuelles en général et la culture de la société dans laquelle ces violences sont perpétrées. Ce lien examine notamment les attitudes et les pratiques dans cette société qui ont tendance à tolérer, excuser voire même à approuver ce viol et ces violences.

Harcèlement de rue : Il peut se définir comme une sollicitation non désirée, à caractère sexuel, d'une personne envers une autre. Cela peut se traduire par des remarques (qu'elles soient "positives" ou non), des gestes, des bruitages, des regards, des insultes et comprend toutes les façons d'interpeller une personne verbalement ou non pour lui envoyer des messages dénigrants, humiliants, insultants en raison de son genre ou de son orientation sexuelle. On parle de harcèlement, car ces sollicitations sont régulières et finissent par peser sur les personnes qui les subissent. À tel point que celles-ci peuvent modifier leur comportement, leur façon de s'habiller ou encore leurs trajets en espérant éviter ces sollicitations. Il s'agit de harcèlement, car même si ces comportements sont provoqués par différentes personnes, ce ne sont pas des cas isolés, mais bien un phénomène qui est vécu comme constant, de jour comme de nuit.

Consentement : La notion de consentement est utile pour comprendre la différence entre une relation sexuelle et un viol ou encore entre la drague et le harcèlement de rue. Il s'agit de comprendre que les deux parties doivent exprimer leur consentement, pour qu'il n'y ait pas agression indésirée.

Drague v/s harcèlement de rue : Le harcèlement de rue n'est pas similaire à la drague. Lorsqu'une interaction est définie comme de la drague, les deux parties ont exprimé leur consentement. Inversement, lors de harcèlement de rue, l'une des parties est agressée, en désaccord avec l'interaction qui se déroule.

Minorités de genre : Le terme minorité de genre regroupe les personnes de la communauté LGBTQ (Lesbienne, Gay, Bisexuelle, Transgenre, Queer).

Intersectionnalité : Les discriminations ne sont pas hermétiques. Elles se mêlent et s'influencent. L'intersectionnalité, c'est prendre conscience que la situation d'une femme blanche de classe moyenne n'est pas similaire à la situation d'une femme noire ou d'une lesbienne. Les discriminations qu'elles subissent peuvent être sexistes, mais également racistes ou homophobe. Elles vont s'influencer.

Harcèlement lesbophobe : Harcèlement de rue dirigé spécifiquement vers les personnes lesbiennes. Elles subissent une double discrimination à la fois sexiste et homophobe.